

# Le journal de la rose

Sylvia Lulin

Je ne comprends pas pourquoi, Monsieur Chalala, un voisin que je connais juste de vue, m'a confié les clés de son appartement pour prendre soin de sa rose. Peut-être à cause de mon apparence honnête ? C'était jour du marché, j'étais chargée, il m'a tenu la porte de l'immeuble pour que je passe, un monsieur très bien, avec manteau en laine à col de fourrure, feutre en poils de lapin, et des bijoux en or, chevalière et gourmette. La classe, ça me connaît, j'étais pendant trente ans la meilleure couturière de chez Francis Création. Une branche de mimosas dépassait de mon cabas, il m'a demandé si j'aimais les fleurs. J'ai répondu : « Je les adore, Monsieur ! J'en ai toujours chez moi. » C'est vrai, je ne peux pas me passer de ces couleurs fraîches, ces odeurs qui mettent tant de poésie et de beauté dans nos vies. Son visage s'est éclairé. Une belle tête aux traits fins, les yeux vert émeraude sous d'épais sourcils noirs, peut-être un Indien ou quelque chose comme ça, mais les Indiens ne sont pas riches, enfin, celui-là si, il l'est sûrement pour habiter l'escalier principal de l'immeuble ! J'ai d'abord hésité, il m'a expliqué, je pars en voyage pour dix jours et personne pour s'occuper de ma rose. Dix jours seulement, j'ai accepté, il m'a fait un baisemain à

l'ancienne, très classe ce monsieur ! Et m'a promis mille euros pour ce service. J'ai protesté, oh non ! c'est de bon cœur, mais il a insisté, oui oui, cent euros par jour, j'y tiens. Je n'ai pas refusé, s'il paye c'est qu'il en a les moyens. Il m'a donné sa clé, brillante, plus grande, plus lourde que les clés habituelles et un carnet qu'il appelle « le journal de Ma Rose » pour que j'y note mes visites et mes impressions. Jamais je n'avais tenu entre mes mains un si beau carnet. La couverture est en cuir vert gravée d'une rose en or, la tranche aussi est dorée et les feuilles à l'intérieur sont parfumées. Je n'ose pas imaginer mon écriture pataude sur cet objet d'art !

J'ai annoncé la bonne nouvelle à Alain, il m'a regardée de travers, mille euros ? T'es sûre ? Tu dois te tromper d'un zéro ! Je lui réponds non, non, j'ai bien entendu. Alors il a applaudi, super ! on va gagner mille euros à ne pas faire grand-chose ! Alain et moi, nous sommes des gens simples, aujourd'hui à la retraite. Nous occupons depuis plus de vingt ans un quarante-cinq mètres carré, trois anciennes chambres de bonne rassemblées en appartement, et, comme il se doit, frisquettes en hiver, étouffantes en été. Plusieurs fois par jour, nous montons et descendons à pied les six étages de l'escalier de service. Ce quartier de Paris est paisible, notre loyer est modeste, c'est une chance de vivre ici. Monsieur Chalala, lui, habite la partie principale de l'immeuble, celle avec l'ascenseur à porte vitrée. Alain et moi, nous rêvons déjà de ce qu'on pourra acheter avec cet argent qui nous tombe du ciel !

Premier jour. Je prends la clé, le carnet et mon plus beau stylo. Alain m'accompagne. Je le taquine, dis-donc toi, le syndicaliste de chez Citroën, te voilà bien curieux de l'appartement du richard ! Il répond, ben oui, c'est pas tous les jours qu'on va au zoo ! La cage de l'escalier vaut le déplacement, spacieuse, du marbre blanc, un tapis vert très propre, des lampes murales à l'ancienne qui s'allument miraculeusement quand on entre. Nous prenons l'ascenseur à porte vitrée, silencieux, rapide, quel luxe ! Monsieur Chalala est le seul occupant du 5e, sa porte blindée est recouverte d'un revêtement en bois sculpté. Alain me prend la clef des mains et la tourne dans la serrure, celui-là ! Il me croit incapable de tout, même d'ouvrir des portes ! Déclat métallique, nous découvrons. Une entrée deux fois plus large que notre salon, je pousse un cri, il y a quelqu'un ! Mais non, bête, gronde Alain, tu ne vois pas que c'est un Bouddha en plâtre ? D'accord, d'accord, mais il est plus grand que nous ! Une bibliothèque garnie de livres d'art, face à une vitrine occupée par des bibelots précieux, vases et statuettes, le tapis clair sous nos pieds, épais et moelleux. Je suis bluffée par la vitrine, moi, le luxe, j'adore ! Je me fais la réflexion, étonnante la confiance de Monsieur Chalala alors qu'il ne nous connaît même pas ! Alain me tire par le bras, heureusement qu'il est là, si ça ne tenait qu'à moi, j'emporterais vite fait le petit coffret en or ciselé ! Une odeur forte, épicée, une lumière éclatante au bout d'un couloir. C'est là, sûrement. Nous nous arrêtons sur le seuil d'un vaste salon. Au centre, une rose, haute comme un jeune bouleau, la tête plus large qu'un plat de service, des pétales

noirs, luisants, une tige rouge, épaisse, des feuilles vert-pomme, abondantes. Jamais je n'ai vu une telle plante ! Elle n'a pas l'air vraiment normale et me fait presque peur. Si Alain n'avait pas les yeux aussi arrondis que les miens, je croirais à une hallucination ! La pièce dans laquelle la fleur trône est vaste comme la surface de notre appartement. Au sol, des tapis brodés de motifs géométriques. Les murs sont illuminés par le soleil qui traverse une baie vitrée. Derrière la vitre, une terrasse aménagée en jardin. Alain murmure, il y a une petite musique, écoute ! En effet je perçois un piano et un violon, très doux, on dirait que le son sort du mur. Puis je m'exclame, elle bouge ! Regarde ! On dirait qu'elle danse ! Mais non, répond Alain, c'est le pot qui pivote ! Il ajoute : elle n'a pas d'épines, c'est curieux pour une rose ! Nous restons un moment immobiles, les bras ballants, hypnotisés. Dans un coin du salon, une balançoire à deux places est fixée au plafond, Alain se tourne vers moi. On l'essaye ? J'hésite, il me tend la main, se hisse, je l'imites. Serrés l'un contre l'autre, nous ne pouvons pas détacher nos yeux de cette rose invraisemblable, comme sortie d'un film d'animation pour enfants ! La musique nous berce, le parfum nous enivre. Combien de temps sommes-nous restés ainsi ? Il me semble entendre un son cristallin et je saute à terre. Il faut arroser la plante ! À son pied, une cruche en or ciselé garnie de turquoises est remplie d'un liquide bleu. J'humecte la terre, la plante semble respirer et s'incliner. Sur le journal de la Rose, j'écris avec application, 1er jour, Rose a mangé et nous a remerciés. Nous sortons sur la pointe des pieds comme des intrus. Je suis

mal à l'aise, déconcertée, cette rose monstrueuse et ce luxe rien que pour elle. Je me sens lourde en gravissant les marches de notre escalier, et comme il est pesant aussi le pas d'Alain et comme il est étriqué notre logement ! Une sensation d'acidité dans la bouche, je n'ai aucune envie de retourner chez Monsieur Chalala. Mais cent euros par jour ce n'est pas négligeable et je me suis engagée ! Alain qui a parfois des idées valables dit, allons-y à tour de rôle, mille euros pour arroser une plante pendant dix jours, c'est bien payé !

Il tient à passer le premier. En son absence, je fais quelques courses, à mon retour, il n'est toujours pas là. Il lui en faut du temps pour arroser une plante ! Qu'est-ce qu'il fabrique ? Tout ce luxe, il pourrait être tenté ! Non, je me rassure, lui, l'ex-militant, totalement dévoué aux autres, a le rejet viscéral de tout ce qui est luxueux ! Ce serait plutôt moi la coquine, j'adore les beaux objets ! Il faudra résister à la tentation ! À son retour, il me dit simplement RAS. Sur le carnet de la rose, il a écrit : 2ème jour, la princesse s'est régalée. Coup de chapeau de son humble serviteur.

C'est mon tour. J'appréhende d'y aller seule. Je fabrique des petits bijoux pour le marché de Noël organisé par mon association, c'est un travail minutieux qui demande du temps ; retourner dans cet appartement me contrarie, m'agace, la manifestation commence dans deux jours et je ne suis pas prête.

La rose semble m'attendre. Moins impressionnante que dans mon souvenir, elle est belle après tout ! Et toujours ce parfum !

La musique qui sort du mur est entraînante, des chansons d'enfant, j'en reconnais une « Youcadi youcada ta maison brûl'ra, tra la la » Emportée par le rythme, je chante et frappe des mains comme la petite fille en pantalons à carreaux bleus et blancs que j'étais. Des images de vacances insouciantes, les balades avec grand-mère et mon frère Jean, l'air vivifiant de la Bretagne, c'est l'hiver, la plage est déserte, Jean et moi courons sur le sable humide derrière les mouettes rieuses, nos joues sont glacées. Grand-mère, loin derrière, crie « On rentre ! » Le feu dans la cheminée, le craquement des brindilles et l'odeur de bois brûlé, les crêpes au beurre salé, c'est tellement bon ! Simplicité du bonheur. La rose semble partager ma joie et sourire de tous ses pétales noirs, son cœur jaune au milieu est comme un gros œil, je voudrais l'embrasser mais ce n'est qu'une fleur alors je l'arrose. Journal de la rose : 3ème jour, Rose a mangé et m'a souri.

Alain doit s'absenter pour aider son jeune frère à monter un meuble, je prends son tour. Dès mon entrée dans l'appartement du 5ème, je suis frappée par le parfum. Il n'a rien à voir avec celui des jours précédents, il est discret, légèrement poivré. Je reste immobile, face à la rose, le cœur chaviré. Ce parfum... Ce parfum... des images jaillissent dans ma tête, l'atelier de couture, les ciseaux en bandoulière, le dé au bout du doigt, les épingles entre les dents, l'ourlet de l'étoffe bleue et assis près de moi, tout près, Arthur, le styliste de Francis Création. Son nom m'a échappé ! Arthur, Arthur, il a comme bondi des méandres de ma mémoire. Sa voix légèrement enrouée, la

longue et fine cigarette entre ses doigts. Je me mets à parler toute seule, les paroles se bousculent, s'entrechoquent, surtout, ne dis rien à Alain, Rose, il ne sait pas ! Promis ? Oh ! rien qu'une passade... Non, Rose, ce n'était pas une passade mais un amour, un vrai, même s'il n'était que platonique car Arthur aimait plutôt les garçons, il ne se serait jamais mis avec moi. Ça a duré sept ans. Une simple histoire de sentiments partagés. Mais quand même, j'ai un peu trompé Alain, non ? Est-ce qu'on est infidèle quand on éprouve des sentiments pour quelqu'un d'autre que son mari ? Arthur, était éduqué, sensible, élégant. Un beau rêve. Mais juste un rêve. Jamais je ne serais partie avec lui, d'abord parce qu'il y avait la petite. Et puis il était trop bohème, et sûrement trop bien pour moi, je n'avais pas sa classe. Alain, c'était le confort des habitudes. Non, je suis injuste, pas seulement ça, c'est un homme bon, généreux, il n'a jamais fait de mal à personne. Un homme que j'aime, même si c'est un rustre, aucune délicatesse ! Non, je ne serais jamais partie. Il aurait été trop malheureux.

L'œil jaune de Rose au cœur de ses pétales me fixe, la tête me tourne, peut-être le parfum devient-il plus fort, trop épicé, je vois ou je crois voir Arthur qui s'avance vers moi, il est beau, ses mains sont douces, je le tiens serré contre moi. Mais non, mes bras sont vides, ce n'est qu'un mirage, comment se fait-il que j'aie cette vision ? Il me semble entendre un son cristallin, le même que le premier jour, il faut arroser la plante. J'humecte la terre, avec un sentiment presque amoureux, la joie d'avoir, pour la première fois, confié mon secret le plus intime. Peu importe

que ce soit à une rose ! Dans le journal j'écris : 4ème jour, mon amie la rose au parfum magique a mangé.

À peine ai-je refermé la porte que déjà elle me manque. J'aurais aimé la nourrir le lendemain et jusqu'au bout. Je suis contrariée qu'Alain prenne son jour. Après tout, c'est à moi qu'on a demandé ce service ! Alain s'étonne de mon insistance mais il tient à y aller puisque c'est son tour, je ne sais pas si c'est par esprit de contradiction ou si son intention est bonne, comme il le prétend. Je le connais trop bien, son sport favori c'est me contredire avec les meilleures raisons du monde. Il insiste lourdement, on est mari et femme, c'est normal de tout partager.

À son retour, une flamme brille dans ses yeux. La même que celle qu'il avait au temps des manifestations du syndicat, quand la boîte menaçait de fermer, et que le personnel défilait au coude à coude derrière les banderoles colorées. Il était toujours au premier rang, en tant que délégué syndical et il faisait partie des médiateurs, ils étaient passés à la télé. Les choses s'étaient gâtées après la séquestration de Bouteille, l'un des dirigeants, tout s'était précipité, la direction avait viré Alain, je n'ai jamais compris pourquoi ses copains du syndicat l'avaient lâché à ce moment-là, il en était très malheureux, ça se voyait, il refusait de m'en parler.

Son air béat, je l'avoue, me rend jalouse. Il a rajeuni et chantonne, ça ne lui arrive jamais quand nous sommes ensemble. Dans le journal de la rose il a écrit : 5ème jour, ma Rose est de plus en plus poétique. C'est plus fort que moi, je me

sens trahie, je voulais la rose pour moi toute seule. Et lui, ce filou, il ose se mettre entre nous ! Je boude, râle pour des bêtises, tu fais du bruit en mangeant, range tes vêtements, mais lui n'en a cure, il sifflote et se pavane comme s'il avait gagné un concours de beauté. Me voilà donc fâchée avec cette fleur à cause de mon mari. Rageuse, je lui laisse le tour suivant. Qu'ils vivent ce qu'ils veulent après tout, je m'en tape !

Le lendemain, premier jour du marché de Noël, j'y reste la journée et pour le pot d'ouverture du soir, il y a du monde, c'est joyeux, pas le temps de penser à soi. Je reste jusqu'au bout, contrairement à mes habitudes, aucune envie de retrouver Alain et sa figure réjouie après sa visite ... Il n'est pas couché quand je rentre mais assis dans la cuisine, un verre de vin à la main et la bouteille à moitié vide. Son visage est blanc comme un lys, ses yeux sont étranges, liquides. J'ai beau l'asticoter, rien, pas un mot. Ce silence est troublant pour un bavard comme lui qui aime tant le verbe quitte à répéter dix fois la même chose ! J'ai une peur soudaine, et si Alain avait deviné mon secret ? Dans le journal de la rose, il a écrit : 6ème jour, la rose a bouffé. Je barre « bouffé » et j'écris « mangé »

C'est mon tour d'arroser la plante. J'en ai plus qu'assez de cette histoire ! Il fait déjà nuit. Dans l'entrée, je cherche l'interrupteur mais les lumières du couloir s'allument toutes seules. Cette minuterie automatique est étonnante ! Je ne reconnais pas le lieu. Peut-être parce que je n'y étais venue que de jour. Le Bouddha me regarde dans les yeux, je me dis, n'aie pas peur « bête » ce n'est qu'une statue, un tas de plâtre ! Les lumières

qui s'ouvrent et se ferment sur mon passage me donnent l'impression désagréable de ne pas être seule. Dans le salon, pas de musique, pas de parfum. J'ai du mal à reconnaître la Rose. Tête baissée, elle a les pétales ternes, tristes, cela fait pitié ! Je l'arrose abondamment, lui parle doucement, rien n'y fait. Elle est malade, elle va crever ! Prise de panique, je cours vers la sortie, dévale les marches et monte notre escalier du plus vite que je peux. Alain, dans la cuisine, épluche des légumes pour la soupe. Je lui demande : tu as arrosé la plante hier ? Il me répond, oui, mais elle s'est affaissée, je ne sais pas pourquoi. Puis il dit : Vas-y le temps qu'il reste. C'est ton affaire après tout. Moi, c'est terminé, je n'y retournerai pas.

— Alain, je ne comprends pas, elle était épanouie la dernière fois que je l'ai vue. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Je te l'ai dit, je n'en sais rien. Tu t'es engagée, vas-y, même si tu n'arroses rien. On dira que la plante a clamecé le 10ème jour. La mort dans l'âme, j'écris dans le journal, « 7ème jour, la rose a mangé »

Le lendemain, je refuse de retourner chez Monsieur Chalala. J'ai trop peur de me retrouver seule dans cet appartement vide. Alain hurle à cause des cent euros, je lui dis non, c'est toi ou rien. Nous nous disputons, c'est violent. Et voilà ! C'est moi qui cède.

Les lumières qui s'ouvrent et se ferment, le Bouddha en plâtre qui n'est qu'une statue, pas de musique, aucun parfum, la plante repliée sur elle-même et ma panique. Je prends l'arrosoir, arrose et me sauve. 8ème jour, la rose a mangé. Heureusement,

il y a le stand du marché de Noël et ma copine Lise avec qui je tiens la permanence. Lise s'étonne de ma mauvaise mine, t'inquiète pas, Lise, tout va bien, comment lui avouer cette affreuse histoire sans me rendre ridicule ? Mais peut-être faut-il en rire ? Je quitte la place Falguière le plus tard possible et rejoins directement l'appartement de Monsieur Chalala pour arroser une plante qui se meurt et écrire 9ème jour, la rose a mangé. Mon impuissance face à cette fleur qui s'éteint, j'ai le sentiment d'un énorme gâchis, non pas le contrat avec le voisin que je suis incapable de tenir mais le silence, la tension permanente entre Alain et moi. Nous sommes côte à côte, incapables de la moindre solidarité, deux étrangers qui n'ont plus rien à se dire, proches de la haine, au bord de l'explosion. Comment en sommes-nous arrivés là ? Notre vie ensemble a été paisible jusqu'ici. Trente-cinq ans déjà ! Sophie dans ses jeunes années, nous apportait le soleil. Nous l'aimions, elle était notre trait d'union. Puis elle est partie en province, nous sommes restés tous les deux. Chacun travaillait de son côté, lui militait, moi je cousais, on se retrouvait le soir, souvent tard, et on échangeait les anecdotes de la journée. Nous avons chacun nos amis, notre vie était à l'extérieur mais on s'entendait bien. Même si pendant sept ans, il y a eu la tentation d'Arthur, mais cela n'enlevait rien à la solide entente que j'avais avec Alain. La retraite nous a fait trouver un nouvel équilibre. Une vie plutôt agréable, Alain fait des travaux de menuiserie à droite et à gauche et moi je suis active dans cette association du 15ème . La rose s'est mise entre nous. Elle m'a soutiré des confidences, elle

a charmé Alain. Et l'a blessé. Mais il ne veut rien me dire. Moi non plus, je ne lui ai rien dit de ce qu'il s'est passé avec cette plante.

Le 10ème jour, je supplie Alain, allons-y tous les deux, puisque c'est la dernière fois. Il accepte. À contrecœur.

Dans le salon, des lampions s'allument. Je pousse un cri de joie : Rose, pimpante, se dandine sur une musique de kermesse. Je verse l'eau sur sa terre. Mais un pétale tombe, puis un autre et encore un autre, et tous. La tige s'ouvre et un affreux pus jaune, malodorant s'en échappe. Du sang jaune. La plante meurt sous nos yeux. L'air est pestilentiel. Je veux m'échapper mais la porte se referme. Alain frappe dessus avec son poing. La lumière s'éteint. Sur le mur du salon, face à la baie vitrée, un écran apparaît avec le visage de Monsieur Chalala qui nous voit, nous sourit faisant briller ses dents en or. Son visage s'estompe. Et se déroule le film de nos dix visites vues à partir de la plante. Il y avait donc une caméra cachée dans les pétales ! Nos gestes, nos allées et venues. La balancelle du premier jour, ma chanson de petite fille, mes confidences à la rose, enregistrées, filmées. L'aveu de mon amour pour Arthur. Et voici Alain riant avec la rose il mime les pitreries de son enfance, le jour suivant, il disparaît dans les autres pièces de l'appartement et en revient faisant un pied de nez à la fleur, le jour d'après, il arrive du couloir avec un sac, mais se prend le pied dans le tapis, le sac tombe laissant échapper des bijoux , le petit coffre en or ciselé, il ramasse tout, on a le temps d'apercevoir son regard affolé, il disparaît avec le sac, peut-être pour remettre les objets à leur

place, il revient, se rue sur la rose et la secoue violemment. Ce geste fatal pour la plante. Je suis anéantie. L'homme avec lequel je vis depuis tant d'années, si attaché aux valeurs de l'honnêteté est un voleur ; et moi l'épouse « fidèle » une tricheuse, une cachotière !

La lumière revient, l'écran reste allumé sur le visage radieux de Monsieur Chalala, la porte derrière nous s'ouvre. Viens, dit Alain, on n'a plus rien à faire ici. Je m'allonge sur le sol et ferme les yeux. Non, je ne retournerai pas chez nous. Je ne veux pas. J'ai trop honte.

— Allons, viens, répète Alain. Ce mec c'est un taré. Voilà ce que j'en fais de sa caméra et son écran.

Il attrape le pot de la rose et, de toutes ses forces, le jette sur l'écran. Le mur dégouline de l'affreux liquide jaune de la plante qui n'est plus qu'un amas de fils et de pièces métalliques. Nous partons en courant, au passage, je me heurte au Bouddha. Il se désagrège, une poussière blanche, étouffante, envahit le couloir, on ne voit plus rien. En toussant, à tâtons, nous suivons le mur vers la sortie.

Monsieur Chalala est dans l'entrée. Est-ce bien lui ? Son corps est à moitié transparent. Un hologramme ? Vêtu d'une chasuble dorée, il tient dans sa main le carnet de la rose et le feuillète. Sa voix énumère chaque visite et raconte tout ce que nous n'avons pas écrit.

Puis, il sort de sa poche les dix billets de banque et nous les tend.

— Lequel d'entre vous les veut ?

## L'auteure

Mon chemin passe par le théâtre, la peinture et l'écriture.

Comédienne de formation, j'ai joué dans diverses pièces avant de créer et monter mes propres spectacles. Auteure et illustratrice, j'ai publié plusieurs albums jeunesse parmi lesquels une adaptation pour les enfants de la pièce de Carlo Goldoni, *Arlequin serviteur de deux maîtres*, chez Gallimard. J'ai aussi, collaboré, avec des peintures et dessins, au film de Jean-Jacques Annaud, *Sa Majesté Minor*.

J'utilise un peu toutes les formes d'écriture, théâtre, chansons, poésie, contes... C'est très récemment que je me suis mise au roman et à la nouvelle. Deux de ces nouvelles ont été publiées dans des revues (Rue Saint Ambroise et Le Jardin d'Essai), une troisième sur le site des éditions Arqa. C'est très encourageant !